La sémantique lexicale du mot "quartier" à l'épreuve du corpus *Frantext* (XIIe-XXe siècles)*

Sonia Branca-Rosoff
Université Paris III

Quartier fait partie des termes génériques qui permettent, au citadin ordinaire aussi bien qu'aux experts urbanistes ou aux hommes politiques du XXIe siècle, de signifier une portion de l'espace de la ville. Dans les dictionnaires, on apprend que le mot désigne tantôt strictement une division administrative, tantôt « une partie d'une ville ayant sa physionomie propre et une certaine unité » mais également les habitants de cette entité (*Petit Robert,* 1996). Récemment, *jeunes des quartiers* a fait son apparition dans la presse pour signifier "jeunes des quartiers 'déshérités'ou 'dangereux'".

Pour étudier en contexte ces significations multiples, j'ai exploité la base de données *Frantext* (Inalf), plus précisément un sous-ensemble significatif de romans, journaux intimes et correspondances. Cet échantillon a été complété par des sondages effectués dans le cédérom du *Monde,* entre 1999 et 2000, sur l'expression *jeunes des quartiers.*

---

* Merci à Renaud Dulong, François Leimdorfer, Nicole Ramognino et Irène Tamba-Mecz pour leurs commentaires qui ont, j'espère, permis d'améliorer ce travail. Les données ont été rassemblées par des étudiants de licence de l'Université de Paris III dans le cadre d'une initiation au travail sur Frantext. Après chaque exemple, figure la référence bibliographique fournie par Frantext et le nom de l'étudiant qui l'a sélectionnée ; lorsqu'il n'y a pas d'indication, l'exemple a été relevé par moi.

Avant d'en venir au détail de l'analyse, je voudrais indiquer en quelques lignes comment je me situe dans le champ des travaux menés sur le même thème, afin de marquer des différences d'objet et aussi les limites de cette enquête.

1. – La lexicologie des usages, dont relève ce travail sur l'espace urbain, s'appuie sur des énoncés attestés et ses démarches se distinguent, par conséquent, des procédures de la sémantique centrée sur la langue. Les chercheurs qui étudient le système s'appuient essentiellement sur des données d'introspection, même lorsque – comme les "cognitivistes" [1] – ils cherchent à articuler fonctionnements mentaux et utilisations du langage, ils explorent les possibles de la langue en provoquant des changements minimaux qu'ils corrèlent à des variations d'acceptabilité [2]. Les données d'observation sur quoi travaille la linguistique de corpus portent sur la réalité de l'usage que font les groupes sociaux des possibilités virtuelles fournies par le système linguistique.

L'analyse des usages rencontre partiellement les travaux des ethnométhodologues [3] et des interactionnistes lorsqu'elle envisage le rôle actif du langage, au-delà de sa fonction représentative. Les catégories linguistiques sont alors considérées comme des ressources qui interviennent pour constituer (autant que pour décrire) une réalité urbaine référentiellement instable. L'accent mis sur le discours me semble d'autant plus nécessaire quand il s'agit de signes du lexique, comme *quartier,* portant directement sur des réalités sociales et non sur des mots étiquetant des espèces naturelles [4]. Mais alors que le cou-

1. Sur l'espace, voir notamment Cl. Vandeloise (1986) ou A. Borillo (1998).
2. C'est surtout en explorant ce qui "ne peut pas se dire" que le chercheur détermine les "bords" de la notion qu'il étudie. Reste à regarder de plus près ce que signifie "ne peut pas se dire" : il s'agit d'un usage particulier du langage dont il faudrait montrer les conditions d'existence sociale.
3. Bien que son propos aille bien au-delà, on se référera à L. Mondada (2000). Sur le versant praxématique, on consultera notamment J.-M. Barbéris (1994). Plus largement, toute l'analyse de discours montre que le discours constitue en partie les objets dont il parle.
4. Même lorsqu'un référent paraît donné, il est très différent d'en parler par exemple en termes savants plutôt qu'en termes ordinaires : la baleine peut ainsi être décrite comme un poisson ou comme un mammifère. Voir l'excellente introduction à la lexicologie

rant ethnométhodologiste s'est surtout consacré aux "négociations" (reformulations, commentaires métadiscursifs…) entre locuteurs qui interviennent au cours de la construction du discours[5], la question abordée grâce aux "grands" corpus est celle de la constitution et de la stabilisation d'un sens commun présent dans la mémoire des sujets et qui permet de resituer le "localisme" des interactions quotidiennes dans une diachronie large[6].

2 – Monter ces énoncés en corpus ne va pourtant pas de soi. C'est considérer d'abord qu'ils constituent une série intéressante. S'il s'agissait de réfléchir sur ce qui dépend des identités sociales ou de la conjoncture, l'échantillon retenu apparaîtrait comme bien discutable. En premier lieu, romans ou articles de presse sont des textes stabilisés et ils dissimulent la mobilité des représentations qui circulent dans la parole ordinaire. En second lieu, ils ne donnent pas accès aux représentations "dominées" comme celle des femmes ou des ouvriers et ils obéissent à une vision du centre qui relègue la périphérie des villes dans la marginalité.

Pourtant, ces textes ont deux avantages. La littérature, qui évoque toutes sortes d'activités dans la fiction, et la presse, qui prétend rendre compte de la réalité, constituent une source documentaire intéressante pour qui s'intéresse au monde social. De façon complémentaire aux descriptions obtenues en réponse aux sollicitations des enquêteurs[7], les textes littéraires font apparaître les images associées au quartier lorsque des personnages sont supposés mener tout simplement une vie urbaine.

---

de R. Eluerd qui défend un statut lexicologique du mot prenant en compte les pratiques discursives (2000 : 65-67).

5. À nuancer : L. Mondada (2000) exploite ainsi des corpus stabilisés, les relations des voyageurs du XVIIIe siècle.
6. On rejoint ainsi la façon dont A. Collinot & F. Mazière (1998) explorent le "prêt-à-parler" dans les dictionnaires.
7. L'énonciation réelle provoquée par l'enquêteur ne correspond pas aux situations habituelles d'échanges langagiers. Les paroles "inouïes" ainsi obtenues peuvent jouer le rôle de révélateur ; elles sont évidemment tout à fait intéressantes à étudier à condition de tenir compte des relations entre les préoccupations du chercheur et les réponses de ceux qu'il sollicite.

Or, cet espace et ce temps imaginés sont à leur tour partie prenante du monde réel : la littérature archivée dans *Frantext* – littérature légitime que la société considère comme digne d'être lue et relue – est en effet largement diffusée par l'école ce qui solidifie sa vision de la ville dans l'imaginaire social. De même, la presse d'aujourd'hui n'est pas un échantillon quelconque d'exemples mais un outil qui contribue à façonner le discours social et qui fournit les formes non marquées des discours quotidiens.

Bien que *Frantext* permette à l'occasion de réinsérer un exemple dans une page, le contexte pris en compte a été limité à une phrase. Ce contexte étroit permet d'étudier les associations lexicales préférentielles du mot, les formulations les plus sédimentées [8]. L'accumulation des exemples rend évidemment possible une quantification et les études consacrées aux grandes bases de données insistent légitimement sur cet aspect. Rappelons qu'elle permet aussi une étude qualitative du réseau complexe de relations qui nouent un énoncé à d'autres énoncés : la rareté d'une formulation ne l'empêche pas d'appartenir à un même groupe de formulations. Le travail sur des séries permet de rapprocher toute une constellation des énoncés que lient des relations lexicales, énonciatives ou syntaxiques [9].

A ce stade du travail les quelques indications fournies sur des fréquences ou sur des émergences d'usages nouveaux sont à considérer seulement comme des pistes de recherche et non comme des datations définitives [10]. Grâce à la souplesse d'utilisation de l'informatique, il sera

---

8. Comme tout discours, les textes romanesques se situent à l'articulation de l'attendu, du normal et de l'exceptionnel : c'est la répétition qui garantit qu'on a affaire à la langue commune, ou du moins à des énoncés en voie de figement. Pour chaque contexte envisagé, les usages inédits prennent sens lorsqu'on situe l'écart qui les sépare des emplois répétitifs.
9. C'est ce que vise, en partie au moins, le concept de formation discursive. Mais les discours étudiés par Michel Foucault relèvent des institutions de savoir et de pouvoir. On explore ici des familles d'énoncés qui appartiennent à un inter-discours non spécialisé.
10. Ont été utilisés : Guez de Balzac, Cyrano, Dufresny, Sorel pour le XVIIe siècle ; Mercier pour le XVIIIe siècle ; Victor Hugo, Balzac, l'Estaunie, Flaubert, Zola, Huysmans pour le XIXe siècle ; Colette, Carco, Duhamel, Romain, Gide, Bourget, Lacretelle, Crevel,

possible de retourner dans le vaste corpus *Frantext* pour effectuer des coupes synchroniques plus fines mettant en valeur les évolutions [11].

1. RELATIONS LEXICALES ET RELATIONS CO-TEXTUELLES

A la différence de la lexicologie préoccupée des usages et de l'histoire dans laquelle nous nous inscrivons, la sémantique lexicale a longtemps abordé le sens comme relevant d'un ordre interne à la langue [12]. Elle s'est surtout intéressée aux relations d'emboîtement hiérarchique que la tradition aristotélicienne appelle l'analyse par genres et différences spécifiques, et qui sont envisagées aujourd'hui en termes d'hyperonymie et d'hyponymie pour mieux marquer la distance entre structures lexicales et organisation conceptuo-référentielle (Tamba-Mecz 1987). Contrairement aux Anciens qui renvoyaient l'analyse en genres et différences spécifiques aux propriétés du monde réel, les linguistes prétendaient en effet décrire une hiérarchie lexicale dont la systématicité dépendait d'un ordre propre aux langues. Sans nous attarder sur les critiques internes adressées à cette démarche, notons que les objets qu'elle construit sont fort peu utilisables par les autres sciences humaines, essentiellement préoccupées par les emplois du langage.

Depuis quelques années la sémantique explore aussi les relations sémantiques entre les parties et le tout d'une entité. D.A. Cruse (1986) a proposé d'appeler méronyme (du grec *meros*, "partie" et *onoma* "nom") l'expression lexicale qui dénote une partie et holonyme (du grec *holos*) l'expression lexicale qui dénote le "tout" [13]. Dans son fonctionnement prototypique, la relation "être une partie de" suppose

Aragon, Sartre, Gracq, Simenon et Perec pour le XXe siècle. Des contraintes d'espace évidentes nous amènent à ne citer qu'un ou deux exemples pour chaque type d'emploi.

11. Guilhaumou & Maldidier (1979) ont dénoncé le caractère tautologique des analyses de corpus : la co-variation entre faits de discours et positionnements sociaux leur est apparue comme une conséquence du montage des données, lequel repose sur une démarche préalable à l'analyse. *Frantext* échappe en partie à leur critique, formulée à propos des corpus fermés.

12. Pour une discussion de ce point de vue, voir le numéro 113 de *Langue française*, "Aux sources de la polysémie nominale" (mars 1997).

13. Sur "partie" et "tout", voir aussi G. Kleiber & I. Tamba-Mecz 1990; I. Tamba-Mecz 1994; Le Pesant 2000; G. Riegel 2000.

une stabilité topologique, des limites motivées et des parties auxquelles des fonctions sont associables (Cruse 1986 : 157-180). La relation des yeux avec le corps ou de la malléole externe avec la cheville répondent à ces critères. G. Kleiber & I. Tamba-Mecz 1990 ont montré qu'en français une partie au moins des méronymes avait des propriétés syntaxiques particulières telles que la construction dative qui renvoie au rapport inaliénable de la partie au tout (« j'ai cassé ma voiture » mais « je *me* suis cassé *la* malléole »)[14]. Depuis quelques années, on s'est intéressé également aux possibilités d'expression anaphorique d'un nouveau référent lié par méronymie à une expression antécédente (Voir, Fradin 1984 : « Il s'abrita sous un vieux *tilleul*. *Le tronc* était tout craquelé »).

Or, avec les méronymes, la distinction entre structures de la langue et propriétés des référents est problématique : un méronyme est-il encore une catégorie sémantique ? N'est-il pas plutôt une catégorie encyclopédique, interprétable dans un discours historiquement et socialement défini ? Par exemple, la fonctionnalité d'un méronyme tel que la malléole externe peut-elle s'apprécier indépendamment des connaissances qu'un locuteur a de l'univers discursif de l'anatomie ? En abandonnant les oppositions disjointes, on peut alors concevoir l'étude des lexèmes comme l'étude des tensions solidaires entre système lexical, discours situés dans l'histoire et pratiques humaines non langagières.

L'article de D. Crévenat sur les termes qui permettent de faire des partitions dans un tout concret montre bien d'ailleurs l'importance des connexions entre monde et langage pour comprendre les répartitions du lexique. Les propriétés de *quartier (de nourriture)* sont immédiatement rapportables à des pratiques humaines. En comparant les lexèmes qui, en 1996, appartiennent au paradigme des aliments D. Crévenat distingue un premier sémème comportant un sème générique "portion" et des sèmes spécifiques "d'environ un quart", d'un "aliment solide" – puisque *quart de lait* est préféré à * *quartier de lait*. Le quartier prototypique est "une portion d'un fruit de forme sphé-

14. On peut se demander s'il est pertinent de regrouper sous un terme unique des relations aussi différentes que la relation qui unit le corps et ses composantes et un membre à une collection (individu / peuple) qui n'a pas du tout ces propriétés.

rique, facile à découper en quatre parties égales", ce qui renvoie à l'usage que nous faisons des fruits :

quartier de pomme/v/??quartier de gâteau (tranche)
quartier de pomme/v/?? quartier de banane (bout, morceau)
quartier de pomme/v/?? quartier de pêche (morceau)
?? quartier de melon, de pastèque (tranche).

A la différence des méronymes décrits dans Cruse, *quartier* est alors référentiellement non autonome et demande une suite en *de SN*, avec *N* = nom de la substance dans laquelle on a procédé à une partition : même en présence du mangeur de pommes, il paraît plus banal de dire « Ta pomme a l'air bonne. Donne-*m'en* un quartier » que de dire « Ta pomme a l'air bonne. Donne-moi un quartier. »

Les noms des aliments sont employés de façon massive et sont introduit par *de* : « un quartier de pomme » est banal ; « un quartier *de la* pomme » paraît moins naturel.

Cette acception de *quartier* (dérivé de *quart*) comme "quatrième partie d'un tout, essentiellement dans le domaine de la nourriture" correspond aux premiers emplois du mot attestés en français depuis 1080. D'autres acceptions sont attestées à partir du XIIIe siècle : en boucherie d'abord ; puis en combinaison avec *roc, roche. Quartier* prend alors le sens de "morceau inégalement partagé".

1.2. Vision topographique et vision de l'intérieur

Dès 1480, *quartier* relève également du domaine militaire. Un premier découpage de Paris confiait quatre quartiers à quatre quarteniers chargés d'organiser la défense de la ville[15]. Des quartiers supplémentaires s'ajoutant au fur et à mesure de l'accroissement de la ville *quartiers*, a perdu là encore sa motivation dérivationnelle.

Au XVIIe siècle, *quartier* pénètre dans le vocabulaire de l'administration et son emploi est étendu aux autres villes du royaume. On peut alors observer – ce sera l'objet de cet article – une division forte entre un emploi de *quartier* comme méronyme, et un emploi de *quar-*

15. D'où les emplois militaires encore actuels : *quartier d'hiver, quartier général, quartier maître ; faire* ou *ne pas faire de quartier.* (*Robert historique*)

tier comme holonyme. Cette division fondée sur les environnements syntaxiques renvoie au rapport, interne ou externe, qu'entretient avec le quartier un observateur pris comme référence.

Lorsque le locuteur adopte un point de vue extérieur (celui du badaud qui s'oriente dans la ville où il se promène ou celui du spécialiste de l'urbain qui considère la ville d'un point de vue d'expert) *quartier* conserve un fonctionnement de méronyme. Il apparaît souvent au pluriel précédé de *les, tous les, les autres… quartiers* ou dans des listes de noms :

> Ainsi voici de quoi abreuver, laver et inonder à souhait *tous les quartiers de la ville.* (Mercier, *Tableau de Paris*, 1782 : 293 ch. 283, Clouzet)

Il s'emploie aussi avec des indéfinis :

> A la sortie du spectacle, voulez-vous savoir au juste *dans quel quartier* va se rendre tel équipage ? (Mercier, *Tableau de Paris*, 1782 : 210, ch. 21, Clouzet)

Contrairement à ce qui se passe pour les aliments, le syntagme prépositionnel (*de la ville)* peut ne pas être mentionné ; par ailleurs, *la ville* est toujours une entité individualisée par un nom propre, par un déterminant défini ou par tout autre moyen. C'est ce qu'indique la présence du déterminant : *tous les quartiers* **de** *ville* n'est pas attesté dans le corpus. Comme entité particularisée, *ville* – ou le nom propre qui permet de l'identifier – admet la reprise par des possessifs :

> La ville, avec ses beaux quartiers et *ses* quartiers misérables.

A la différence des quartiers de pommes, les quartiers des villes ne constituent pas une matière indifférenciée. Une ville est découpée en zones différentes, *quartiers des affaires, quartiers périphériques* ou *centraux.* Nous y revenons au § 3. Une définition en extension de ces quartiers est possible. Alors que *parties, endroits*, morceaux de villes arbitraires, ne sauraient permettre une énumération, les quartiers sont suffisamment cloisonnés pour qu'on puisse les envisager comme des lieux pourvus d'une identité :

> Très important village composé d'un quartier Bornouan (décrire les seccos tout neufs) d'un quartier Gouboléa et d'un quartier Moundang. (Gide, *Le retour du Tchad*, 1928 : 950, Frenaison)

Selon une deuxième perspective, le locuteur peut observer le quartier de l'intérieur comme une unité autonome à laquelle il participe d'une manière ou d'une autre. Le quartier peut d'abord être envisagé comme un cadre d'activité. Précédé le plus souvent de la préposition *dans*, il apparaît de façon absolue (sans expansion) et avec un déterminant défini ou avec un possessif qui manifeste la prise en charge énonciative du locuteur [16] :

J'ai déjeuné *dans le quartier* avec Philippe. (Gide, *L'immoraliste*, 1902 : 424, Frenaison)

Marie avait rencontré la bonne du petit *dans le quartier* et racontait à ma mère sa conversation avec elle. (Gide, *Si le grain ne meurt*, 1924 : 353, Frenaison)

En position de complément de nom, le quartier peut être considéré comme un "tout" pour des "parties" qui sont des ruelles, des artères... des maisons, des commerces, des bars ou des habitants :

Une fraîcheur d'égout montait de la chaussée avec l'odeur des légumes et le cri des marchands à la petite voiture qui rampent sans cesse sur *le pavé de mon quartier* [17]. (Duhamel 1920 : 51, Weber & Rouichi)

Ces emplois holonymiques supposent un observateur dont la référence est l'intérieur du quartier qu'il parcourt. Le référent quartier construit dans ce cas est majoritairement associé à des acteurs caractéristiques engagés dans des activités urbaines comme des rencontres, des courses, des conversations… qui ont lieu dans des lieux spécifiques de cette portion d'espace urbain.

---

16. « Mon quartier » dit mieux que « le quartier » ce qu'a d'irréductible la vision de l'intérieur. Le nombre d'occurrences reste toutefois limité dans un corpus où dominent les romans à la troisième personne.
17. Contrairement à ce que semble indiquer Langacker (1990 : 62) avec la notion de "scope", ce n'est pas toujours le scope immédiat qui est utilisé : c'est *quartier* et non *rue* qui apparaît avec *pavé*.

2. "MON" QUARTIER : VIE QUOTIDIENNE ET RAPPORTS DE VOISINAGE

Rares au XVIIe siècle, les emplois holonymiques du mot *quartier* gagnent en fréquence à partir de la Restauration. Le quartier du XIXe et du XXe siècles qui émerge du corpus associe des commerces et une communauté humaine envisagée à travers ses formes de vie quotidienne ; ce "stéréotype" fournit la clé des emplois que la sémantique traite par métonymie.

2.1. Les lieux typiques

A côté des rues et des ruelles, les lieux typiques du quartier [18] qui sont largement mentionnés dans les corpus ne sont pas les immeubles ni les églises et les monuments mais les cafés, les restaurants les échoppes… des endroits liés à la consommation courante et à la rencontre :

Jusqu'au soir on le vit dans *les bars du quartier*, boire et poser sur ses voisins un regard insolent. (Carco, *L'Homme traqué,* 1922, Weber & Rouichi)

Les deux étudiants déçus dînèrent à la terrasse d'un petit *restaurant du quartier*. (Colette, *La maison de Claudine,* 1922 : 163 Weber & Rouichi)

Distribuant dans *tous les cafés du quartier* des cartes de visite le qualifiant de Chef de Travaux Pratiques à l'école Pyrotechnique. (Perec, *La vie mode d'emploi,* 1978 : 45, Guillard & Murray)

A partir des années trente, les cinémas viennent s'ajouter à la liste :

Tu as été le voir tout seul dans *un petit cinéma du quartier.* (Sartre, *La nausée,* 1938 : 178, Rouichi & Weber)

La vie sociale du quartier passe aussi par les petits commerces où l'on va faire ses courses quotidiennes :

---

18. Les constructions syntaxiques sont le plus souvent du type *le + commerce du quartier* mais on peut aussi associer *quartier* et *commerce* par le biais d'autres constructions : « D'après ce goût récent et funeste, *une quantité considérable de tabagies* s'établirent *dans tous les quartiers* surtout dans ceux habités par la lie du peuple. » (Mercier, *Tableau de Paris,* 1782 : 20, Clouzet)

... que Richard avait été acheter avec moi l'avant veille à *un bazar du quartier* […]. (Gide, *Si le grain ne meurt,* 1924 : 353, Frenaison)

J'ai *une course* encore *dans le quartier*. (L'Estaunie, *L'ascension de M. Balesvre,* 1919 : 246, Rouichi & Weber)

Le quartier est aussi vu comme un réseau de rues (16 occurrences) et de ruelles (8 occurrences) permettant d'accomplir des trajets précis vers ces points de fixation que sont les bistrots, les cinémas et les boutiques. En revanche, il n'est pas évoqué dans ses limites externes comme on le ferait pour une surface. Il n'est jamais associé à des opérations de délimitation de frontières. Il est mouvements, parcours et non territoire.

2.2. Les acteurs du quartier

Le corpus fait encore plus systématiquement apparaître le quartier comme un espace structuré du point de vue de sa population.

2.2.1 – On note d'abord la présence de syntagmes récurrents évoquant les habitants en tant que collectif ; à partir du XIX[e] siècle, ce sont préférentiellement les bourgeois, les bonnes gens, les habitués :

La lueur des torches portées par les cavaliers de l'escorte fit mettre le nez à la fenêtre *aux bourgeois du quartier* (Balzac, *Sur Catherine De Médicis,* 1846 : 370)

Ne viennent plus que *des habitués du quartier, de petites gens* qui se saluent comme sur un mail de province. (L'Estaunie, *L'ascension de M. Balesvre,* 1919 : 3, Rouichi & Weber)

S'ils ne constituent pas la totalité des habitants du quartier, ces gens en constituent le noyau. Les cooccurrences montrent leur caractère peu considérable : ces *petites gens*, ces *bonnes gens* correspondent à cet espace circonscrit [19]. Au XIX[e] siècle, apparaissent aussi des mentions des marchands ou des commerçants :

19. Dans certains romans des années 70, les associations politiques constituent aussi des groupes autour desquels se structure la vie sociale de la jeune génération : « Néanmoins, ils entrèrent au *comité antifasciste* qui venait de se créer dans leur quartier […] *Le comité antifasciste de leur quartier* se réunit encore une fois. » (Perec, *Les choses,* 1965 : 70 et 72, Guillard & Murray)

Un consortium secret de *tous les marchands du quartier* qui escomptent du percement une recrudescence de passage. (Aragon, 1926, *Paysan de Paris* : 712)

Malgré l'heure tardive, et bien que presque *tous les commerçants du quartier* soient fermés le lundi […].(Pérec, *La vie mode d'emploi,* 1978 : 550, Guillard & Murray)

Il faut y ajouter les étudiants du quartier latin :

Il fut un de *ces étudiants* qui prennent leurs inscriptions *dans les brasseries du quartier latin*. (Zola, *La fortune des Rougon*, 1871 : 64)

2.2.2 – Cependant, les désignants sexués dominent le corpus.
A – Avec le singulier, on voit apparaître quelques figures masculines saillantes. Depuis le XVII[e] siècle, *quartier* évoque le quadrillage administratif en circonscriptions soumises à l'autorité d'un commissaire.

Je lui dis aussi que je n'étais pas obligée de lui déclarer mes actions, qu'il n'était pas *commissaire du quartier.* (Sorel 1623, *Histoire comique de Francion* : 116. NB : c'est une prostituée qui parle)

Elles m'ont fait souvenir de ces autres dames du mesme temps, que vous avez veuës en un mauvais lieu, et qui doivent craindre *le commissaire du quartier*. (Guez de Balzac, *Dissertation*, 1654 : 434, Gonzales)

Ce bureau, présidé par un commissaire de police ad hoc, se compose d'officiers de paix qui exécutent avec l'aide *des commissaires de police de chaque quartier* les mandats de perquisition et même d'arrestation chez les personnes soupçonnées de complicité dans les crimes ou dans les délits. (Balzac, *Splendeurs et Misères des courtisanes*, 1847 : 752)

A la surveillance administrative des populations correspond la surveillance médicale, elle aussi évoquée depuis le XVII[e] siècle :

C'est pourquoy tous les soirs *chaque médecin dans son quartier* [20] s'en va par toutes les maisons où, après avoir visité le mary et la femme, il les taxe pour cette nuit là, selon leur santé forte ou faible, à tant ou tant d'embrassemens. (Cyrano, *Estats et empires du soleil,* 1655 : 193, Gonzales)

---

20. L'exemple de Cyrano constitue la première étape du phénomène de lexicalisation qui mène à l'unité complexe "médecin de quartier".

Elle aperçut au bout de la rue *un médecin du quartier* qui passait. (Hugo, *Les Misérables*, 1862 : 702, Mikanovic)

Un médecin du quartier se tenait au chevet de Mme Duffieux. (Simenon, *Les vacances de Maigret,* 1949 : 92 Weber & Rouichi)

Médecins et commissaires, seuls attestés dans les textes consultés du XVII[e] siècle, sont présents plus de dix fois chacun. Apparaissent aussi, au XIX[e] et au XX[e] siècle, dans le contexte *N du quartier*, trois fois le boulanger, et l'épicier ; deux fois l'artisan ébéniste ; et une fois le gargotier, l'entrepreneur des pompes funèbres et le boucher :

Un petit logement où habitait seule une vieille femme, la veuve *d'un petit ébéniste du quartier*. (Bourget, *Nos actes nous suivent,* 1926 : 15, Weber & Rouichi)

B – Les femmes sont surtout représentées par des catégories génériques. Même lorsqu'elles sont catégorisées par rapport à leur profession (*prostituées, portières, ouvrières*), leur relation au quartier ne passe pas par ces occupations mais par leur rôle de clientes :

Le matin *toutes les filles du quartier* à peine l'homme de la veille mis à la porte, *venaient faire leurs provisions*, les yeux gros de sommeil, traînant la savate dans la mauvaise humeur et la fatigue d'une nuit d'embêtements. (Zola, *Nana,* 1880 : 1296)

La clientèle se composait *des ouvrières du quartier.* (Zola, *Thérèse Raquin,* 1867 : 19)

Ces femmes-clientes colportent les rumeurs :

Les *bonnes femmes du quartier disaient* : c'est un innocent. (V. Hugo, *Les Misérables,* 1862 : 697, Mikanovic)

Rares sont les femmes qui ont droit au singulier. Voici toutefois la marieuse du XVII[e] siècle dont la fonction est justement d'utiliser ses connaissances du voisinage :

Tel autre qui n'a pas la force de se déterminer par luy-même, s'en rapporte à *la marieuse de son quartier*, qui sçait à point nommé le taux des établissemens et le prix courant des filles à marier. (Dufresny, *Amusemens sérieux et comiques*, 1699 : 113-114, Gonzales)

C – Le quartier – construit comme une portion de territoire urbain qui forme une petite unité de vie publique, en deçà des contacts formels que permettent les institutions et au-delà du cercle familial ou

amical – a des affinités avec *bon (nes) (bonnes gens du quartier)* et *petit (es) (petit cinéma du quartier, petites bourgeoises du quartier).* Selon le contexte, la bonhomie rassurante ou la médiocrité l'emporte. On observe ce deuxième effet dans l'usage quasi adjectival que fait A. France de *quartier* sans déterminant :

Il était pour moi, fils *d'un petit médecin de quartier,* tout à fait impossible. (France, *La vie en fleurs* 1922 : 369 Weber & Rouichi)

De même, dans l'exemple suivant, *quartier* n'a pas la valeur référentielle d'un tout :

Ils se rencontraient sans s'être donné rendez-vous à la cinémathèque, au Passy, au Napoléon, ou dans *ces petits cinémas de quartier* – le Kurssal aux gobelins, le Texas à Montparnasse, le Bikini, le Mexico, place Clichy, l'Alcazaar à Belleville. (Perec, *Les choses,* 1965 : 50, Guillard & Murray).

Accompagné de l'adjectif *petit,* le cinéma de quartier s'oppose aux salles de spectacle qui comptent à l'échelle de la ville.

2.3. Les activités : rencontres et communication

Dans cette partie, il est particulièrement évident que les motifs dégagés ne correspondent pas un environnement syntaxique stable et qu'il faut établir des groupes de formulation apparentés malgré la diversité des structures syntaxiques (*dans le quartier, les commérages des gens…/ les commérages du quartier…*).

2.3.1 – Les références au quartier sont simultanément des références aux activités menées dans le quartier. A côté des occupations liées aux différents lieux et acteurs déjà rencontrés (on *dîne* dans les restaurants, le commissaire *fait des perquisitions*, etc.) la rencontre est l'activité la plus caractéristique :

Marie avait *rencontré* la bonne du petit dans *le quartier* et racontait à ma mère sa conversation avec elle. (Gide, *Si le grain ne meurt,* 1924 : 353, Frenaison)

2.3.2 – Selon un sens isolé par le dictionnaire, *quartier* signifie par métonymie, "les habitants qui y vivent" :

Le mari prend le parti de sa femme, renvoie sa belle-mère et *conte son chagrin à tout le quartier.* (Mercier, *Tableau de Paris,* 1782 : 83, Clouzet)

Certains sémanticiens reprochent aux dictionnaires de signaler au coup par coup cette valeur métonymique, alors qu'il s'agit de processus que l'on peut décrire par des règles générales. Il suffit d'ajouter à un référent spatial quelconque, un trait sémantique "humain" pour aboutir aux "gens qui occupent cet espace". Une variante du modèle considère les unités lexicales comme des réalités synthétiques qui comportent de nombreux aspects "activables" en contexte. Telle est la notion de "facette", développée par Cruse (1986). La facette "humaine" de quartier est ainsi sélectionnée chaque fois que *quartier* est combiné avec un verbe déclaratif, un verbe de connaissance impliquant un sujet "humain" ou bien chaque fois que *quartier* apparaît en position de complément d'un substantif évoquant parole, croyance ou émotion :

Le vieux quartier s'étonna un mois durant de lui voir épouser Pierre Rougon. (Zola, *Le Ventre de Paris,* 1873 : 648)

Le quartier fut fier de sa charcuterie, personne ne songea plus à parler de la cuisine de la rue Pirouette où il y avait eu un mort. (Zola*, Le ventre de Paris,* 1873 : 659)

Il vécut dans des jacasseries sans fin, au courant des plus minces *scandales du quartier. (Zola, le Ventre de Paris,* 1876 : 74)

Or, l'information des dictionnaires nous paraît pertinente dans sa contingence. En effet, elle rend compte des associations fréquentes entre *quartier* et les termes *scandales, histoires, commérages*[21] ou des affinités entre le sujet *quartier* et les prédicats, *dire, être fier… Quartier,* à la différence d'*arrondissement* ou de *paroisse,* fonctionne en relation avec des agents humains liés par les seules relations de voisinage, ce qu'ont déjà montré les exemples précédents. Dans le même corpus, *arrondissement* renvoie massivement à l'administration et aux relations de citoyenneté. Ajoutons encore cette série d'exemples où l'interprétation métonymique n'est pas nécessaire mais qui montre que le quartier (présent comme complément prépositionnel de lieu) est un espace où circule la parole sociale :

On *disait d'elle dans le quartier* : c'est une brave femme. (Arland, *L'ordre*, 1929 : 488, Weber & Rouichi)

21. Ces associations sont particulièrement nombreuses dans les romans de Zola.

On l'*a baptisé* la Fauvette, ici, *dans le quartier*, parce qu'il chante comme un ténor. (Crevel, *Babylone,* 1927 : 154, Rouichi & Weber)

La Belle Polonaise, *comme tout le monde l'appelle dans le quartier*, est une femme d'une trentaine d'années […]. (Pérec, *La vie mode d'emploi*, 1978 : 3418, Guillard & Murray)

La série des énoncés analysés se ramène assez facilement à une même matrice de sens qui associe des lieux, des habitants, leurs activités quotidiennes et leurs paroles circulantes.

Ce que les énoncés *disent du quartier* recoupe largement ce que sociologues et historiens disent des *pratiques qui constituent un quartier,* dans le monde situé hors du langage. Je pense en particulier à l'article de P. Mayot consacré à la Croix-Rousse. De ce point de vue, le langage sert à représenter et à communiquer l'expérience sociale des écrivains. Mais à leur tour, les expressions se fixent en routines, de telle sorte que dire « mon quartier » évoque automatiquement les propriétés que nous avons mentionnées et qui peuvent en être absentes dans la réalité. Le vocable *quartier,* porteur de cette mémoire discursive, se substitue à l'expérience – ou plus exactement participe à l'expérience, qu'elle organise, qu'elle met en forme.

3. *"LES QUARTIERS"* : LE FRACTIONNEMENT SOCIAL DE LA VILLE

Les quartiers en tant que division d'une ville relèvent de groupes d'emplois plus dispersés. Le premier, par le biais de la dénomination des différentes sections de la ville, s'organise en référence à des monuments exemplaires, à de hauts lieux de mémoire – absents des évocations du quartier comme totalité. Le second fait intervenir les déplacements (trajets ou déménagements) qui viennent animer l'espace urbain. Un troisième groupe d'emplois fait apparaître une configuration binaire des villes selon les oppositions du centre et de la périphérie, du riche et du pauvre, qui correspondent à la relation méronymique prototypique distinguant des parties fonctionnellement différenciées dans un tout.

L'acte de dénomination des quartiers qui leur fixe une identité suppose un découpage cartographique de l'espace bien différent de

l'expérience liée aux parcours que quelqu'un effectue quotidiennement dans son quartier pour aller faire ses courses. De même, l'évocation des déménagements liés à des phénomènes d'ascension ou de chute sociales, et plus encore les oppositions rhétoriques brutales qui divisent l'espace global de la ville conduisent à souligner dans cette seconde partie le rôle structurant du discours dans la constitution de l'objet social "quartier".

3.1. Désigner les quartiers de la ville

Le système de partition de la ville permet de délimiter des quartiers assez différenciés [22] pour recevoir un nom propre. Un deuxième système d'identification procède par descriptions définies faisant référence à des fonctions urbaines généralisables.

3.1.1. – Nous n'évoquons pas ici les fonctionnements taxinomiques des dénominations des quartiers (renvoyant à Bosredon & Tamba 1999 et à Bauer dans ce numéro). Notons seulement que – contrairement au quartier comme totalité – les quartiers de la ville prennent existence et identité en relation avec des monuments ou avec un lieu central. Le quartier de Saint Servan est ainsi le quartier où se trouve l'église Saint Servan qui lui sert d'emblème :

> En face de la ville, rattaché à la terre ferme par une longue jetée qui sépare le port de la pleine mer […] s'étend *le quartier de Saint Servan*, vide, spacieux, presque désert et couché tout à son aise dans une grande prairie vaseuse. (Flaubert, *Par les champs et par les grèves*, 1848 : 370, Morim)

Le rapport est le même lorsque le nom qui suit la préposition *de* est un nom commun :

> Angélique lui fit observer avec justesse que le *quartier du Marais* avoisine le Palais de Justice. (Balzac, *Une double famille,* 1842 : 57, da Silva)

> Le triste appartement de la rue Popincourt, les deux fistons, l'atelier de la rue Affre dans le *quartier de la Chapelle.* (Guérin, *L'apprenti*, 1946 : 91, Weber & Rouichi)

Alors que vivre dans un quartier ne nécessite pas d'en percevoir toute l'étendue, on évoque les frontières des quartiers de Paris. Qu'on

22. Même si les limites sont parfois floues.

hésite sur ces limites n'empêche pas que le problème se pose lorsqu'on passe des trajets dans son quartier au découpage topologique de zones dans l'étendue urbaine :

La rue Simon Crubellier qui partage obliquement le quadrilatère que forment entre elles, dans le *quartier de la Plaine Montceau.* (Perec, *La vie mode d'emploi,* 1978 : 20, Weber et Rouichi)

Au niveau de la rue de Meaux, nous ne vîmes pas le petit pointillé rouge qui trace la limite du *quartier de la Villette et du quartier du Combat.* (Aragon, *Le paysan de Paris,* 1926 : 834, Weber et Rouichi)

Bien qu'ils permettent de dégager des parties dans le tout de la ville, les noms de quartiers ne sont cependant pas vraiment des parties dotées d'une fonctionnalité ; ce sont seulement des segments indexicaux arbitraires. Un indice de cette valeur arbitraire qui différencie les fonctionnements méronymiques et ces dénominations est que le nom continue à remplir son office, alors même que le marais a été asséché et que personne ne sait où se trouve la chapelle.

3.1.2 – Les quartiers d'une ville peuvent également être singularisés à l'aide de grandes catégories descriptives exprimées par des compléments, des adjectifs, des relatives. Tantôt l'identification passe par l'activité économique principale du quartier :

[…] un autre de ses oncles lui avait plus tard cédé une grande charcuterie, en plein *quartier des halles.* (Zola, *La joie de vivre,* 1884, 808-809).

Tantôt le quartier est défini par les groupes sociaux caractéristiques et "marqués" [23] qui l'habitent. L'identification est religieuse (*quartier juif*), économique (*quartier bourgeois)* ; elle renvoie à la nationalité (*quartier chinois),* aux professions… Par exemple, l'évocation des villes portuaires entraîne la mention des matelots et des prostituées :

Dans le *quartier des matelots,* au contraire, tout se montre, tout s'étale. (Flaubert, *Par les champs et par les grèves,* 1848 : 349, Morim)

Voilà tout à coup que nous tombons dans le *quartier des filles de joie*. (Flaubert, *Correspondance,* 1850 : 173, Morim)

23. Par rapport à la vision catholique, bourgeoise et masculine qui domine ces opérations de catégorisation.

Tantôt le quartier est situé par référence à l'ensemble de la ville. Nous y revenons au paragraphe 3.3.

Ces descriptions identifient un quartier qui correspond à un lieu unique dans la ville considérée. Construites en discours, elles ne valent qu'autant que valent les propriétés évoquées.

3.2. Trajets et habitat

Le quartier comme sous-ensemble de la ville est souvent un lieu marqué par des rapports dynamiques avec des sujets, qu'il s'agisse de l'habitat ou des parcours. Il apparaît avec des verbes comme *habiter*, mais plus encore avec *déménager* et ses équivalents :

> Les Bucolin *habitaient* près du quartier des affaires. (Gide, *La porte étroite*, 1909 : 502, Frenaison)

> Je *quitte* demain le quartier bon ton et je m'en vais loger rue de l'Odéon. (Flaubert, *Correspondance* 1845 : 108, Morim)

Les déménagements concernent le rapprochement ou l'éloignement du centre et ont presque toujours à voir avec les formes du pouvoir. Les quartiers sont aussi des territoires que l'on traverse, que l'on quitte, où l'on arrive en utilisant des moyens de transport qui ont évolué du fiacre au taxi ou à l'autobus. Dans ce cas, des bâtiments peuvent à nouveau être mentionnés comme repères du parcours ou comme but du déplacement :

> Cependant le fiacre qui montait avec peine la rude côte de la rue s'arrêta devant la porte monumentale *d'un des derniers grands hôtels de ce quartier*, qui en a compté de fort beaux. (Zola, *L'argent*, 1891 : 113)

On voit apparaître la marche qui double les trajets en voiture au fil des mutations discursives :

> Je *retourne* dans le quartier Saint Martin et *rôde* jusqu'à la nuit dans d'extraordinaires ruelles pleines d'hôtels borgnes ou louches, où je fais habiter tout le mystérieux que je voudrais connaître. (Gide, *Journal, 1889*-1939 : 115, Frenaison)

> Il *flâna* par ce quartier *tranquille*, le long des tennis. (Aragon, *Les beaux quartiers*, 1936 : 495, Dubourg)

> Ils *marchaient longuement* dans des quartiers presque *inconnus.* (Perec, *Les choses,* 1965 : 53, Guillard & Murray)

3.3. Quartier associé à des opérateurs de valorisation et de stigmatisation

Une sous-partie des emplois de *quartier* qualifié par un adjectif ou un groupe prépositionnel situe les quartiers par rapport à une division antithétique de l'espace urbain. Les qualifiants apparaissent dans des énoncés argumentatifs. Dans l'exemple suivant, *populaire* explique le fait que les Parisiens ne s'aventurent pas dans cette partie de la ville :

> C'est un quartier populaire où les Parisiens s'aventurent peu sans nécessité. (L'Estaunie, *L'Ascension de M. Balesvre*, 1919 : 36, Rouichi & Weber)

L'adjectif *sinistre* justifie en partie le manque d'enthousiasme des militants antifascistes décrits par Perec :

> Ils se demandaient souvent au milieu de la cohue ce qu'ils faisaient là, dans le froid sous la pluie, dans ces quartiers sinistres, la Bastille, la Nation. (Perec, *Les choses,* 1965 : 71, Guillard & Murray)

En rapport avec une évaluation critique de l'espace urbain, *quartier* s'articule avec les valeurs fortement contrastives véhiculées par les qualifiants.

1 - Une première opposition fait intervenir les propriétés physiques de l'espace urbain : la zone la plus extérieure s'oppose au centre. La division spatiale recouvre une division sociale ; les quartiers éloignés sont aussi des espaces discrédités où s'entassent les couches populaires et, lorsque les bourgeois les fréquentent, c'est par dépravation ou voyeurisme :

> Lui, ne se décourageait guère, mangeant les trois cents francs de rente qu'il avait par mois, parcourant *les quartiers excentriques à la poursuite des femmes* qui ginginaient des hanches. (J-K Huysmans, *Les Sœurs Vatard*, 1879 : 163)

> Hôtels, cabinets particuliers, chambres *dans les quartiers excentriques*, traquenards ! (Peladan, *Le vice suprême*, 1884 : 71)

> Il m'entraîna un jour dans un *quartier excentrique* où avait lieu une manifestation populaire. (Lacretelle, *Silbermann,* 1922 : 81, Rouichi & Weber)

2 - Une deuxième distinction très répandue oppose les parties neuves et les parties anciennes de la ville. Sur un plan axiologique, elle peut connaître toutes les inversions imaginables.

Le XVIII[e] siècle défend la modernité :

Des *quartiers nouveaux* ne sont composés que *d'hôtels de la plus grande magnificence.* (Mercier, *Tableau de Paris,* 1782 : 278, Clouzet)

Et voilà pourquoi cet *ancien quartier offre un aspect désagréable* de maisons petites. (Mercier, *Tableau de Paris,* 1782 : 276, Clouzet)

De même au XIX[e], Stendhal ou Zola épousent le désir d'ascension de leurs personnages :

Sans savoir comment j'y suis arrivé, je me vois dans la petite chambre que Gros occupait à Saint-Laurent, *le quartier le plus ancien et le plus pauvre de la ville*. (Stendhal, *Vie de H Brulard,* 1836 : 384)

Il était avec quelques fidèles dans *un estaminet borgne du vieux quartier.* (Zola, *La fortune des Rougon,* 1871 : 150)

Mais le romantisme a pu associer les vieux quartiers à un ordre ancien qui n'est pas sans charme :

Dans ce vieux quartier provincial aux recoins les plus sauvages, le pavé se montre, les trottoirs commencent à ramper, à s'allonger même là où il n'y a pas de passants. (Hugo, *Les Misérables,* 1862 : 521, Mikanovic)

De même le XX[e] siècle peut valoriser les vieilles pierres par esthétisme ou exotisme.

3 - Un axe plus sociologique oppose – dans le corpus, à partir de Loti – *bas quartiers* et *beaux quartiers* ; ce dernier syntagme est très employé de Zola à nos jours :

Il quittait *le bas quartier de la ville* pour aller s'établir non loin du casino. (Gide, *Les caves du Vatican,* 1914 : 761, Frenaison)

Le feu a dû être mis dans les beaux quartiers, et ça gagne, ça gagne… regardez donc ! (Zola, *La Débâcle* 1892 : 60)

La partition peut aussi opposer les quartiers aristocratiques au reste de la ville :

Cette élégance parisienne, Marie Jeanne l'avait tout naturellement dans la modestie, par un instinct inné de raffinement, par une involontaire imitation de certaines clientes de *son aristocratique quartier,* par ce désir de ne pas déchoir si fréquent dans les familles de situation diminuée. (Bourget, *Nos actes nous suivent,* 1926 : 59, Weber & Rouichi)

Cette opposition est absente des romans d'après guerre. En revanche le langage de l'immobilier parodié par Perec, fait son entrée en littérature avec le pôle positif de l'antithèse :

Du point de vue immobilier, l'affaire est saine, *le quartier valable* [...] (Pérec, *La vie mode d'emploi* 1978 : 21, Murray)

Aragon préfère le pôle social "négatif", associé à l'immoralité :

Cette grande oasis dans un quartier populaire, une zone lourde où règne un fameux jour d'assassinat. (Aragon, *Le paysan de Paris,* 1926 : 832, Dubourg)

Quartier en combinaison avec des adjectifs évaluatifs polaires, constitue un des modèles qui structurent la description des villes. Les particularités retenues peuvent varier mais le codage binaire demeure : il n'a pas besoin d'être pensé de façon *ad hoc* chaque fois que des Français entreprennent de parler des quartiers d'une ville, c'est un procédé disponible dans leur mémoire discursive. Il ne s'agit pas non plus d'opposer le continuum ou la variation floue du réel à la logique trompeuse de la classification mais seulement de souligner que la logique des discours contribue à faire exister une vision de la ville non réductible à ses propriétés matérielles.

PERSPECTIVES

Deux matrices de sens

Si l'on revient à la question initiale sur ce qu'apporte l'examen des discours, on voit que le corpus *Frantext*, conduit à distinguer deux *matrices de sens* [24] derrière les emplois urbains de quartier. *Mon* quartier – *le* quartier défini par les rapports de voisinage et par les commé-

24. La notion de "matrice de sens" a été proposée par (Raus 1999 : 329) qui la définit d'une façon que l'on peut traduire ainsi : « par matrice [de sens] on entend tout mécanisme [de sens] permettant d'expliquer la façon dont un trait distinctif se produit, s'enracine ou se modifie le long du temps à l'intérieur du champ sémantique des mots ». La proposition de Rachele Raus (qui n'envisage pas l'enchevêtrement des rapports entre l'aspect cognitif et les pratiques réelles) met l'accent sur la place du langage dans la construction sociale.

rages ou les ragots qui circulent et focalisent bonne et mauvaise réputation – n'a rien à voir avec *le quartier,* terme classificateur qui sert de support au découpage de la surface de la ville en deux parties opposées de façon axiologique.

Intuitivement, les pratiques réelles sous-jacentes au stéréotype du quartier vu comme espace de proximité paraissent menacées, du moins à Paris : aujourd'hui, on déménage souvent, on fait ses courses le samedi dans l'anonymat des grandes surfaces, on ne se contente pas du cinéma de quartier… Il serait intéressant de voir si ces modifications de comportement ont entraîné des changements dans le programme sémantique associé au mot. Il faudrait aussi voir si les « cités » des banlieues ne représentent pas à présent le modèle d'interconnaissance urbaine qui émerge si nettement des romans du XIXe et du XXe siècles.

En revanche, le découpage binaire des quartiers de la ville paraît toujours vigoureux : il fournit peut-être une des explications de l'emploi de quartier avec la signification de "quartiers en difficulté, difficiles, défavorisés…"

Quartiers au sens de bas quartiers

Cet usage s'est développé autour de l'expression *jeunes des quartiers*, largement utilisée dans la presse pour désigner les jeunes des "bas quartiers". Voici quelques attestations récentes, tirées du journal *Le Monde*, où la journaliste cite tantôt les paroles d'un témoin, et tantôt reprend l'expression à son compte :

> « Pourquoi ne mobilise-t-on pas pour les aider *les jeunes des quartiers* qui n'ont pas de boulot et baragouinent l'arabe », s'emballe-t-elle ? (citation de Yamina Benguigui : Sylvie Kerviel, 21 juin 1999)

> « La culture de la rancœur très présente chez *les jeunes des quartiers*. » (J.L. Bronin, Supérieur du séminaire de Lille, cité par Silvia Zappi[25] 1 janvier 2000)

> Si souvent dénoncée comme un handicap pour trouver du travail, l'adresse dans un quartier sensible devient presque un atout pour *les jeunes des quartiers*. (Azouz Begag, 12 oct. 1999)

25. Ce sont souvent les mêmes journalistes du Monde qui emploient ces tournures : dans mon corpus, une vingtaine d'articles est signée Silvia Zappi.

D'autres exemples concernent le seul quartier, éventuellement au voisinage de *jeunes* :

Les assises de la citoyenneté qui doivent réunir 1000 jeunes issus *des quartiers*. (Silvia Zappi, 16 mars 2000)

Pour Malika [...] il importe que ces emplois-jeunes viennent *des quartiers*. Ils nous comprennent à peu près. Ça nous aide mieux. (Pascale Kremer, 30 avril 99 : 14)

Les experts de la ville, comme le ministre Claude Bartolone l'utilisent aussi avec cette valeur [26] :

[Le ministre estime urgent de] faire apparaître aux prochaines élections municipales une génération de nouveaux élus originaires des quartiers. (2 oct. 1999 : 6, cité par Pascale Robert Diard)

En tant qu'"événement" de parole, cette extension inédite doit évidemment être resituée dans la réalité sociale que *quartiers* sert à décrire. Parmi les causes d'évolution, on peut penser aux rejets et aux peurs nouvelles suscités par l'immigration. Comme le discours « politiquement correct » interdit de les exprimer frontalement, cette formulation renverrait à une opération de camouflage. Toutefois, dans les journaux, *quartiers* seul cohabite régulièrement avec *quartiers défavorisés*, *sensibles, difficiles, ethniques...* ce qui limite la portée de l'explication par l'euphémisme. On note par ailleurs que plusieurs de ces emplois sont attribués à des locuteurs d'origine arabe, ou à des locuteurs du Nord de la France, ce qui pourrait faire penser à une variante lexicale influencée par l'origine des locuteurs. Cependant, les journalistes qui enregistrent ces usages et qui les adoptent contribuent à leur diffusion. Une troisième raison évidente est l'existence de tout un paradigme *jeunes des banlieues, jeunes des cités,* déjà utilisé pour référer aux *jeunes* (par euphémisme, "jeunes issus de l'immigration") *qui proviennent des banlieues et des cités* ("défavorisées"). Si les cités constituent effectivement un système d'habitation populaire, la catégorie des banlieues n'est construite en zone de relégation que

26. Il faudrait voir aussi si l'usage politique ne s'est pas d'abord introduit à partir de l'association de *quartier* avec des termes comme *promotion*, ou *développement* (voir le rapport d'H. Dudebout 1983, « Rapport au Premier ministre du Président de la Commission nationale pour le *développement social des quartiers* »).

selon une logique simplifiée qui néglige les banlieues bourgeoises pour retenir la seule opposition avec le centre ville. On retrouve le dualisme que nous avons décrit à propos des quartiers de la ville. Quand, adossé à ce paradigme, *quartier* est interprété comme "quartier périphérique défavorisé", le mot poursuit en fait la tradition qui en fait un support privilégié de la représentation binaire de la ville : lorsqu'il n'y a que deux alternatives, le même terme peut valoir pour l'ensemble ou pour un des deux pôles.

Ainsi, une partie de l'énergie sémantique de *quartier* est aujourd'hui comme hier disponible pour dire les clivages de la ville.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

BARBERIS Jeanne-Marie (1994) – « Indiquer son chemin en passant. Rôle cognitif et discursif de l'orientation générale » dans J.-M. Barbéris (éd.), *La ville. Arts de faire, manières de dire.* Montpellier, Langue et Praxis.

BORILLO Andrée (1999) – *L'espace et son expression en français.* Paris, Ophrys.

BOSREDON Bernard et Irène TAMBA (1999) « Une Ballade en toponymie : de la rue Descartes à la rue de Rennes », *LINX*, Nanterre.

CHAFFIN R. & D.J. HERMANN (1984) – « The similarity and diversity of semantic relations », *Memory and cognition 12* : 134-141.

CREVENAT-WERNER Danielle (1996) – « "Tranche" avec les noms concrets », *Cahiers de lexicologie,* 68, 1996, 1 : 45-61.

COMMISARIAT GENERAL DU PLAN (1988) – *Bilan et perspective des contrats de plan de développement social des quartiers.* Paris, La documentation française.

CRUSE Allan (1986) – *Lexical semantics*. Cambridge, Cambridge University Press.

DUBEDOUT Hubert (1983) *Ensemble, refaire la ville. Rapport au Premier ministre du Président de la Commission nationale pour le développement social des quartiers.* Paris, La Documentation française.

ELUERD Roland (2000) – *La lexicologie.* Paris, Presses universitaires de France (Que sais-je, n°47 017).

GUILHAUMOU Jacques et Denise MALDIDIER (1979) – « Courte critique pour une longue histoire », *Dialectique* n° 26, repris dans Jacques Guilhaumou Denise Maldidier et Régine Robin, (1994), *Discours et archive. Expérimentations en analyse de discours.* Liège, Mardaga.

KLEIBER Georges (1991) – « *Paul est bronzé* versus *La peau de Paul est bronzée*. Contre une approche référentielle analytique », *in* P. Stammerjohan (éd.), *Analyse et synthèse dans les langues romanes et slaves*. Tübingen, G. Narr : 109-134.

KLEIBER Georges et Irène TAMBA-MECZ (1990) – « L'hyperonyme revisité : inclusion et hiérarchie », *Langages* 98 : 7-32.

LECOLLE Michelle (1998) – « Noms collectifs et méronymie », *Cahiers de grammaire*, n° 23 : 41-65.

MARTIN Robert (1983, rééd. 1992) – *Pour une logique du sens*. Paris, Presses universitaires de France.

MONDADA Lorenza (2000) – *Décrire la ville. La construction des savoirs urbains dans l'interaction et dans le texte.* Paris, Anthropos.

MALDIDIER Denise, éd. (1990) – *L'inquiétude du discours. Textes de Michel Pêcheux, choisis et présentés par D. Maldidier.* Paris, Éditions des Cendres.

RAUS Rachele (1999) – *Semantica ed Analisi del Discorso : il lemma Turc dal XVI alla prima metà del XIX secolo.* Université de Trieste, Thèse de Doctorat.

TAMBA-MECZ Irène (1988) – *La sémantique.* Paris, Presses universitaires de France, (Que sais-je).

— (1994) – « Un puzzle sémantique. Le couplage des relations de tout à partie et de partie à tout », *Le gré des langues* 7 : 64-85.